

OC
100.902

GEORGES TIMAR

HEURES FAUVES

PRÉSENTATION DE

JEAN ROUSSELOT

Országos Széchényi Könyvtár

ROUGERIE

Ces

HEURES FAUVES

pour Hóng, Faludy, en signe
d'une amitié archi-vieille:

Budapest, le 28/9/88

Georges Timár

GEORGES TIMAR

HEURES FAUVES

PRÉSENTATION DE

JEAN ROUSSELOT

ROUGERIE

OC 100.902



2008

Un écrivain qui choisit d'écrire en une autre langue que la sienne doit, bien sûr, en connaître toutes les ressources, tous les manques et tous les pièges. Si c'est un poète qui fait ce choix, la somme de connaissances linguistiques qui est de lui requise n'est rien à côté de l'espèce de transmutation qu'il lui faut accomplir, toute poésie étant en quelque sorte le langage secret, toujours en train de s'inventer et de se remettre en cause, de la langue où elle est née et qui, seule, lui pouvait donner naissance. Et qu'on ne puisse traduire qu'approximativement un poème, à plus forte raison s'il se plie aux lois de sa prosodie nationale, tient à l'impossibilité de faire coïncider des harmoniques qui ne se ressemblent pas.

Je ne rappelle ces évidences que pour mieux marquer la victoire remportée par Georges Timar. Victoire double car, non seulement il a su assimiler les harmoniques de notre poésie, et aussi bien les plus anciennes que les plus récentes (on notera, ici et là, un ton à la Villon), au point de les utiliser sans dérapage, mais encore et surtout il a su obtenir d'elles qu'elles régissent avec naturel et bonheur un domaine mental et physique qui appartient à sa poésie et à sa langue natales. Et dès lors on ne peut parler d'emprunt, mais bel et bien d'apport.

Que nous apportent donc ces Heures fauves ? Eh bien, précisément à l'heure où la plupart des poètes français ont renoncé à se faire les griffes sur le réel, l'exemple d'un réalisme passionné.

Réalisme « sans rivages », au demeurant, puisqu'il rend compte aussi bien du « pays sans je », qui est celui du cauchemar, que du « crépi de l'histoire », et aussi bien du « poids immobile / des arbres désarmés / qui savent » que du « fondu-enchaîné des temps ».

Ce réalisme-là est une constante majeure de la poésie hongroise. Pour nous en tenir au XIX^e et au XX^e siècles, le Jean le Preux, de Sandor Petöfi, qui est pourtant une apologie du merveilleux, en est plein. Il accompagne et soutend aussi bien l'œuvre visionnaire et quelque peu sulfureuse d'Endre Ady que celle, farouche et tendre, d'Attila Jozsef. On en voit même des traces indélébiles chez des poètes qui, comme Lajos Kassak, combattirent aux avant-postes du futurisme, du dadaïsme et du surréalisme. De Gyula Illyés à Sandor Weöres, je pourrais citer maints autres poètes hongrois qui, de nos jours, et leurs héritiers les plus récents font de même, entretiennent chez eux cette constante réaliste dont on cherche en vain, depuis le XVII^e siècle, l'équivalent chez nous. Puissent les poèmes en français de Georges Timar nous rendre le goût de cette source enfouie.

A ces poèmes concis et denses, éminemment visuels et souvent incisifs comme des gravures, pleins au surplus de traits dramatiques ou cruels directement repris d'une époque, la nôtre, dont la peinture requerrait la collaboration de Bosch, de Callot et de Goya, à ces poèmes, dis-je, les poètes français reconnaîtront en tous cas assez de force et d'invention pour les aimer et les répandre. Ils ne feront là que rembourser faiblement Georges Timar qui a tant fait pour répandre les leurs dans sa langue.

Jean Rousselot.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár

TRADUIRE

Pour Jean Rousselot.

Prononcée en hongrois
la forêt de Marly
se transforme en Pilis

Son roux ou son jaune
se hongarisent
dès que tu dis forêt

Tu verras d'autres ronces
d'autres racines
Un autre vent s'y cabre

Immense amibe
la forêt se dédouble
et dédoublée s'unit

Comme deux lobes
d'un seul poumon
deux ventricules d'un seul cœur.

PREPARATIFS

L'air vibre sous le poids
d'un char de poissons rouges.

Un tintement de cloches ivres :
la glace enfin se fend.

Le lac respire à plein poumons
des lueurs irisantes.

Sous l'éclair jaune et bleu-vert des mésanges,
les buissons, canards gauches, se dandinent.

Un vent tout jeune
gambade au travers de la haie.

Montagnes brossant l'horizon.
Balais de peupliers.

Les nuages mouillés, le printemps les enlève
pour décalquer son azur sur le ciel.

LAC NOCTURNE

Pour le dîner, le promontoire
a mis son habit sombre.

Flânent, longeant la rive,
des brises enlacées.

Derrière la crique, sabres levés,
cliquette une armée de roseaux.

Le lac nocturne : évier où baigne
la vaisselle céleste.

L'herbe aux duvets frileux se couvre
d'un chahut de grenouilles.

Le bathyscaphe du passé
plonge dans la mémoire

où résonne le cri aigu
d'amours taries.

BANLIEUE HONGROISE

Eclats d'été : le soleil en tessons.
Radieux, en des bouteilles,
gît tout le présent potentiel.

Bonheurs s'écoulant à jamais
au fond des cuvettes trouées.
S'effrite un crépi fait d'histoire.

Journaux froissés, papiers éparés :
chemises blanches qu'un ultime spasme
soulève après la salve.

Le clocher de l'église :
un bouffon de la cour
qu'épargnent les vainqueurs.

A travers le champ de bataille,
en loques grises,
marche un ciel vieux.

AU VERGER

Le sommeil pesant du chalet.
Introverti, le puits contemple
le nirvana de son eau morte.

Passe un vent vagabond,
un baluchon de pluie
en bandoulière.

Au-delà de la haie,
pris de frissons,
grésille un pré hirsute.

Sur un fond vert de temps figé,
bois de cerfs amoureux,
les branches s'entre-cabrent.

Silence caillé dans lequel
se meut une promesse
de baies pleuvant à verse.

Perçant la pénombre touffue,
brillent du cerisier
les baisers rouges.

CRI INCORPOREL

Un cri, montant de l'arbre,
se dessine dans l'air.

Petit cri sans contours,
au plumage invisible.

Menues ailes tapies
dans l'été vert-lézard.

Rien qu'un cri suspendu.
Une âme incorporelle.

S'y hasarde une brise
et tremblant s'en revêt.

La frondaison frissonne
et souffle une ombre d'ouate.

GRAVURE D'AOUT

L'air dormant. Agonie
d'insectes enlisés
dans l'infini fétide.

Figée comme un nuage,
une outarde abattue
dont le sang pleut à verse.

Arbres muets. S'élance
sous un ciel jaune
la houle
presque immobile
de la chaleur.

MENACE

Le long du pré,
la course folle
des mille-pattes verts
fuyant le vent.

Oiseau rapace, plane
sous un ciel blanc-grisâtre
une haleine de grêle.

Poids immobile
des arbres désarmés
qui savent.

HEURE FAUVE

Blessé, le jour.
Le sang de l'horizon
noircit, caillé.

Au ras du pavé sale,
des ouragans roux s'entre-tuent.
Les volets tremblent tels des boucliers.

Informe et gauche, au ciel,
le vol plané d'un sanglier qui traîne
dans son pelage un cimeterre
de lune.

Et qui s'effondre.

DIMANCHE D'OCTOBRE

Le vent qui soliloque. Les méandres
des drapeaux bruns sortant des cheminées,
en lambeaux comme après quelque défaite.
Se fige, en reculant, toute durée.
Serpent tué, le corps du fleuve
gît sous les yeux aveugles des fenêtres.
Grinent les instants, s'entrechoquent.
Envol brusqué d'un tintement de cloches
qui plane un peu, hésite, avant de faire
sa chute dans un relent de friture.

ABRI

L'hiver est proche et le ciel, en haillons,
mendie une obole de lune.

Se plient sous le vent les fumées,
hérauts de batailles lointaines.

Ensevelie, l'enfance presse
les seins laiteux d'un autre temps

et se dérobe aux pluies glaciales,
s'emmitouflant dans son amour.

SURIS

Le marteau-pilon des années.
Tout envoûtement juvénile
en est brisé. Que reste-t-il ?
Urgences bien futiles. L'œuvre
est conçue, l'homme consumé.
Veille pourtant l'étrange flamme
de quelque amour inexplicable.
L'espoir en toute angoisse,
l'angoisse en tout espoir.

OMBRE IMPOSSIBLE

Temps de menaces. Le présent précaire
s'effrite en bribes de passé.
Fusées à tête chercheuse sol-sol,
nous voilà propulsés vers des désastres
qui couvent, noirs. Une explosion
roule vers nous son grondement lointain.

Le smog — est-ce un présage ? — étend
des linceuls sur les fils télégraphiques
où bruisse la nouvelle de bourrasques
prêtes à déferler sur notre vie.
Eclats de perles : des voix enfantines ;
doux babillage de futurs bourreaux.

Le soir tombe, amenant une odeur de friture.

Belle éternité illusoire.

Puis une ombre impossible
que nul ne semble voir
survole nos maisons.

LA CHASSE

A François Gachot.

Majestueux, le lac.
Sa glace lance un défi de rayons
au soleil faible à moitié endormi.

Les cimes exhalent un rouge
toujours plus sombre.
Le ciel est pris dans un rets de ramures.

Silence. Dans l'immensité
de l'arbre, se balance
le réveil des hiboux.

Aussi légères que des feuilles,
des ombres se dégagent
d'un noir à peine audible.

Passe un vent nu, transformant en méandres
chaque vol disparu.
Rien que la lune, jaune.

Nul n'entendra le cri cassé
des musaraignes. Nuit paisible.
Majestueux, le lac.

Szigliget, le 12-2-1981.

RUINE

A André Doms.

Là-haut, les débris d'une forteresse.
Contrescarpe tronquée.
Le vent qui siffle par les meurtrières.

Un puits abandonné.
Des pierres orphelines.
Un bastion veuf.

Au ciel, le régiment
d'anciens soldats barbus bouillonne.
Leurs piques blessent le soleil.

D'un créneau ébréché,
un oiseau, mal à l'aise,
s'envole vers des siècles flegmatiques.

Puis c'est le soir. En bas, le lac gelé.
Le souffle d'une pureté suspecte
exhalée par les durées impassibles.

Szigliget, le 13-2-1981.

RETROSPECTIF

Vent. Déchiré en lambeaux. Aujourd'hui
passe un temps ancien. Air salé,
queues de dauphins qui émergent, replongent.
La folle du village et ses fagots.
Oiseaux ivres de bleu. Un ressac d'ailes.
Averse de rayons. Clignote
la surface euphorique puis s'esquive

cédant la place aux barbelés.

LE CAUCHEMAR

Pays désert.

Un brun d'outre-homme. Cimes.

Rocs sans verdure. Rêves pétrifiés.

Marbre des eaux (Terrestres ?)

Le vent comme un bloc gris.

Lourd. Immobile.

Le fondu enchaîné des temps
jamais vécus. Graffiti des nuages.

Figé, un frisson de forêts. Oiseaux
battant sans ailes,

gravés sur cuivre. Un néant flegmatique
qui plane sur un semblant d'âme.

Paysage lunaire.

Sans mots. Sans cri. Sans air.

Pays sans je.

SOLITUDE NOIRE

L'heure de l'angélus

Des ombres louches
s'emparent des fauteuils

Un géant sans poids pèse sur
les toits

Scintillent les écailles
du fleuve qui se tord

L'heure des cloches gris-argent

On voit un bout de berge
et l'obscur qui nous gagne
comme un battement d'ailes

Puis à jamais l'enfance

La solitude noire
qu'exhale l'odeur du tapis

GUERRE

Sous l'email discret de la lune
enfants traqués qui rampent

Rafale

Les voici figés dans un geste
tellement fusillé

Les voici terre

Les voici transformés
en des croix blanches
aux bras ouverts

dans l'éternelle attente d'une salve...

PASSAGE

Toujours à l'entre-deux.
Toujours
entre deux feux.
Entre deux dieux.
Entre deux erreurs qui s'imposent.
Entre deux couches de durée.

Toujours
entre deux morts.

TILLEULS

C'est l'heure où le soleil à Bude
derrière le Tilleul s'enfonce

C'est l'heure bleue des solitudes
qui ramènent l'âme à l'enfance

Air immobile Un pépiement
— le dernier — au bout de la branche

La lune est rouge — un gros piment —
De petits grains d'astres s'épanchent

Grand-mère arrive Elle m'apporte
un thé de tilleul que je hume

Puis elle part Puis elle est morte
Je l'ai bue comme un thé posthume

A la fenêtre c'est le noir
Disparus tous les toits de Bude

La nuit se pose en entonnoir
où coule un thé de solitude

JEROME BOSCH
AU VINGTIEME SIECLE

Touffue la forêt où se camouflent les êtres
La potence des troncs Mille feuilles pendues
Une marée de lune où les espoirs s'enlisent
Et dodelinent les petits astres dodus
Des salves aux fourrés Des rafales champêtres
Chevrotines de pluie battant la terre grise
Un océan opaque et son piège tendu
Où le vol des poissons engouffrés s'enchevêtre
Pour parcourir le ciel dont les veines s'irisent
C'est le bois du sommeil éveillé Bois tordu
Saccagé ravagé où se cachent les êtres
Chevrotines de pluie battant la terre grise
Et le gibet des troncs et les feuilles pendues
Fauve affamé le vent erre sous la futaie
Hurlent tronqués les jours condamnés à la roue
Au talus rampent des reptiles métalliques
Soleil pâle incrusté dans une clarté floue
Un dédale impassible à l'orée des amours
Et l'amour impassible à l'entrée du dédale
La hache qui menace la moindre idée verte
En germe dans la sève Élégantes bancales

Les bombes la chiure infecte de dragons
Cyclones étrangleurs Pimprenelles inertes
Brandis par des soldats maraudeurs les roseaux
Sauvage débucher en vrac des hautes eaux
Un bébé que le mât d'une galère empale

Je casse mon pinceau

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár

Georges (Gyorgy) Timar a publié dans sa langue maternelle trois recueils de poèmes : *le Calendrier de l'horreur* (1961), *Jéricho* (1968) et *Tryptique* (1974). Parmi ses nombreuses traductions de la poésie française en hongrois, citons : *Cent vingt poètes* (1977), une anthologie de la poésie francophone de Belgique : *Paysage avec chevaux* (1982), des recueils d'Yves Bonnefoy (1973) et de Jean Rousselot (1978) et un essai de Robert Goffin : *Fil d'Ariane pour la poésie* (1974). Il vient de terminer une anthologie de la poésie érotique française.

L'édition originale de cet ouvrage, extrait
du numéro 46 de Poésie Présente a été tirée
à :

300 exemplaires sur bouffant afnor 7,
5 exemplaires sur Arches, numérotés de 1
à 5.

OSZK
Országos Széchényi Könyvtár

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár

achevé d'imprimer le 22 Mars 1983 sur les
presses de l'imprimerie Rougerie à Mortemart
(87).

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár